

IFEAC



INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES SUR L'ASIE CENTRALE
ФРАНЦУЗСКИЙ ИНСТИТУТ ИССЛЕДОВАНИЙ ЦЕНТРАЛЬНОЙ АЗИИ
FRENCH INSTITUTE FOR CENTRAL ASIAN STUDIES

WORKING PAPER N° 34

ФОЛЬКЛОРНЫЕ СЮЖЕТЫ КАЗАХСТАНСКОЙ ИСТОРИОГРАФИИ: МЕЖДУ ПОЭТИКОЙ И ПОЛИТИКОЙ ПАМЯТИ

IMAGES FOLKLORIQUES DE L'HISTORIOGRAPHIE DU KAZAKHSTAN : ENTRE POÉTIQUE ET POLITIQUE DE LA MÉMOIRE¹

Par Igor Krupko, Almaty, Kazakhstan

L'une des principales craintes des XXe et XXIe siècles est l'horreur causée par l'apparition de la civilisation technocratique et du despotisme croissant de l'espace numérique.

La puissance de l'intelligence artificielle, la numérisation, la transformation de la planète en un gigantesque « laboratoire humain », l'univers de la matrice et une armée de cyborg exécutant les algorithmes du Système – sont des images qui ont excité l'imagination des réalisateurs, des écrivains, des artistes et des futurologues depuis plus de cent ans.

Les larges masses n'en parviennent pas moins à générer du folklore, inspiré en permanence par ce complot alarmiste (et récemment, en relation avec la pandémie de coronavirus, cela est devenu le principal sujet de conspiration, donnant lieu à une épidémie d'information sans précédent).

Cependant, après une comparaison approfondie, la nature homogène du comportement depuis l'ère archaïque jusqu'à l'ère numérique à venir devient apparente. La proposition de dystopie du cyberpunk n'est qu'un retour automatisé au monde de l'activité humaine qui pendant des siècles a fonctionné avec succès dans la culture traditionnelle en faisant disparaître le sujet.

Certains processus de la mémoire historique en sont une manifestation particulière. Nous avons axé nos recherches sur le phénomène de l'histoire populaire et analysé plusieurs exemples de la mémoire historique de la société kazakhstanaise post-soviétique : un simulacre du poème d'Olzhas Suleimenov « Ainalayin », une prophétie sur la tête du dernier khan kazakh Kenesary et l'invention de la bibliothèque Otrar.

La connaissance de la vérité en est le souvenir, Platon a enseigné à ses disciples et toute la philosophie européenne des derniers millénaires. En dessinant des analogies antiques, on peut noter que Mnémosyne et Cléo ne se sont jamais séparés, préservant leur union musicale dans l'histoire de l'humanité. La métaphore du passé comme miroir, dans laquelle la modernité se voit, est depuis longtemps devenue un lieu commun, ouvert et subordonné au jeu sémantique d'une grande variété de logiques discursives. Cependant, sa stabilité fait référence au temps cyclique archétypal, basique, universel.

En ce sens, la chronologie coloniale est rarement associée à la géographie culturelle, contrairement aux tentatives d'épistémologues postcoloniaux qui reproduisent inlassablement les thèses d'Edouard Saïd, qui (pour paraphraser Foucault) sont dépassées avant leur parution. Après tout, les algorithmes cognitifs qui constituent les fondements de la logique archaïque existaient partout

¹ Traduction en français de Catherine Poujol. Les références sont dans le texte intégral en russe.

et toujours, constituant la base mentale non seulement des larges masses, mais aussi, souvent, adoptaient des formules géométriquement harmonieuses, basées sur la plume des intellectuels les plus éminents de l'histoire humaine (comme par exemple, les lois de Platon).

La mimesis est l'un des algorithmes cognitifs de base pour la reproduction de la culture traditionnelle et de la mémoire historique, qui est devenue la base de nombreuses cultures et idéologies, malgré leur pathétique moderniste déclaré. Une culture avec une méthode mimétique de relayer l'information organise la pensée et la mémoire de ses adhérents selon le principe des « citations ». Générée par la stabilité de la répétition éternelle, la culture mimétique existait dans le temps cyclique : le mythe remplissait une fonction étiologique, inscrivant le passé dans le présent du futur, l'individu dans le collectif, et le local dans le planétaire, sans, bien sûr, diviser ces catégories.

Étant le principe de base de la formation du système de la matrice d'information pendant des millénaires, la mimesis a continué à remplir cette fonction à l'ère moderne. Par exemple, la nature socioculturelle de l'URSS a été modernisée exactement dans le sens où elle a créé une « nouvelle mimesis ». Et même l'individualité moderne a toutes les caractéristiques d'un organisme collectif privatisé. Malgré la rupture déclarée avec l'époque soviétique, les processus actifs de déssoviétisation et d'édification de la nation dans tout l'espace post-soviétique ne sont rien de plus qu'une inversion idéologique de la même logique de mimétisme, à la suite de laquelle le discours ethno-mobilisateur se construit avec des citations (souvent fausses, ce qui est caractéristique du folklore), dont la source est la culture traditionnelle.

Le XXe siècle a supprimé de nombreuses dichotomies et oppositions binaires, déconstruisant les méta-récits non seulement dans la tradition intellectuelle de la culture européenne, mais aussi dans la pratique sociopolitique mondiale. L'un d'eux est la confrontation entre la modernité et l'archaïsme, qui s'est révélée conditionnelle à bien des égards. Le projet moderne contenait dialectiquement son contraire. Il ne pouvait en être autrement, puisque pendant des milliers d'années, ayant existé dans l'harmonie du monde créée par la mytho-poétique, parfaitement adaptée aux besoins de la perception, une personne ne pouvait tout simplement pas, et ne ressentait pas le besoin, selon Heidegger, de rénover radicalement la maison de son propre être.

Le thème de cette étude est constitué de quelques sujets de l'historiographie kazakhe, qui, à notre avis, sont des exemples frappants de l'usage du folklore dans la science comme dans la mémoire historique.

Ainalayin : la mort d'un auteur dans le cercle folklorique de la culture Internet.

Ce qui précède peut-être illustré par la situation autour du poème d'Olzhas Suleimenov « Ainalayin », qui a pris forme à la fin des années 2000 du XXIe siècle. Dans son poème, écrit en 1967, l'auteur, en utilisant la poétique visuelle, crée une image dynamique du monde, qui soit, rétrécit, prenant les contours de « terre natale », soit grandie à la taille de la planète.

Dans les mots «...tourne, Ainalayin, ma Terre, comme personne je te comprends aujourd'hui, je prends toutes tes maladies. Je vagabonde, tourne autour de tes routes, « le poète combinait lyriquement toutes les significations de ce concept ethno-métaphysique que l'on retrouve dans de

nombreuses cultures turques, à savoir : « Je tourne sur tes routes »- tourbillon rituel, une pratique magique répandue parmi les chamans, basée sur la participation et conçue pour guérir le patient - « Je prends toutes tes maladies » et le sacrifice symbolique de soi-même au plus aimé (le sens réduit moderne du mot « Ainalayin » - « mon cher ») [14, p.283-284].

A la fin des années 2000, dans l'espace médiatique (Internet, réseaux sociaux, YouTube, soirées de poésie), le poème « Ainalayin » commence à être remplacé par son faux analogue, un simulacre ayant rompu avec le texte original. Ce faux texte n'a non seulement rien à voir avec la poétique d'O. Suleimenov, mais en plus, il la contredit complètement :

«Ainalayin est un mot merveilleux,
Il est dommage que le Russe ne le comprenne pas.
Je suis prêt à lui expliquer à nouveau,
Seule la traduction semble médiocre ».

Outre les connotations et les intonations xénophobes avec lesquelles ce texte est souvent lu, la richesse sémantique du concept ethno-métaphysique « Ainalayin » se réduit ici à un appel à un être cher.

Tout cela permet de classer ce texte-simulacre comme un genre de « littérature naïve ». Au cours des dernières années, ce faux texte a complètement remplacé non seulement son original, mais également supplanté une partie importante des textes d'Olzhas Suleimenov dans la mémoire culturelle des Kazakhstaniens ; De mes nombreuses années d'expérience dans la recherche de ce problème, je peux dire : en réponse à la question « quel poème d'Olzhas Suleimenov connaissez-vous ? », Plus de la moitié des répondants ont commencé à citer le simulacre (d'autres appelés « Terre, saluez l'homme ! » Ou « Az i ja). En septembre 2019, un film historique « Kalamger » (écrivain - kazakh) a été diffusé sur les écrans du pays, tourné sur ordre de la principale agence de télévision du Kazakhstan « Khabar ».

Le film, réalisé selon le modèle de la série télévisée russe « Mysterious Passion », raconte la vie des écrivains au Kazakhstan soviétique dans les années 1970. Étant la figure la plus brillante de la bohème créative du Kazakhstan de ces années, le personnage d'Olzhas Suleimenov apparaît également dans ce film. En particulier, dans le film, il lit le poème « Ainalayin » à une délégation étrangère. Malgré le niveau officiel du projet (chaîne Khabar) et sa large diffusion, les scénaristes et les consultants cinématographiques n'ont pas estimé nécessaire de vérifier auprès de la source originale, donc dans l'épisode que nous avons décrit, le héros Suleimenov lit des lignes d'un faux texte [16].

Comme nous pouvons le voir, le simulacre du poème a remplacé son original complètement et, peut-être, pour toujours. J'apporte l'explication suivante pour la genèse de ce phénomène.

Dans la culture traditionnelle, les textes existent dans l'espace de la mytho-poétique, des rituels inscrits dans les pratiques corporelles et le folklore oral. Jusqu'à l'ère moderne, imposée à différentes régions de la planète à des époques différentes par les canaux d'influence informationnelle des puissances coloniales, et l'introduction de l'éducation universelle au XXe siècle, la culture écrite est restée l'apanage de plus de 5% de la population (prêtres, monarques, aristocratie, etc.)

Avec l'émergence de sociétés d' « alphabétisation universelle », la culture écrite se diffuse dans les masses, complétant ainsi le processus de brouillage des frontières sociales rigides et devenant un « héritage national » de la culture de masse (dont K. Jaspers et T. Adorno se plaignaient déjà de manière alarmante) [17]. Cependant, plongeant dans l'environnement de l'information qui existe depuis des millénaires selon les lois du genre folklorique, la culture écrite subit inévitablement une folklorisation et commence à agir conformément aux lois de ce genre.

Comme vous le savez, le folklore est de façon immanente dépourvu de la figure de l'auteur, le dissolvant dans le tourbillon collectif de l'inconscient de la culture populaire - dans le paradis cyclique de ses éternels archétypes. Cela rapproche le folklore de la situation postmoderne, désignée par Roland Barthes comme la « mort de l'auteur » dans l'essai du même nom en 1967 : l'auteur perd son pouvoir biographique sur le texte et n'en devient que sa fonction personnificatrice [18].

Le faux texte « Ainalayin » peut être décrit comme un folklore-Internet ou Internetlore. Il est curieux que Suleimenov lui-même, ne connaissant pas les aventures de son texte, depuis le début des années 90 du siècle dernier, ait déclaré à plusieurs reprises la « fin de la littérature » au Kazakhstan, expliquant cela (outre la réduction du financement gouvernemental et la destruction du système de distribution soviétique) par la transformation du « lecteur de masse en un spectateur et auditeur relevant de la période précédant l'écriture ».

Une invention géniale - Internet a uni l'humanité non seulement avec une culture de l'information gratuite, mais a également créé un espace libre d'instincts de base et de décisions simplifiées, semblable à l'anonymat folklorique d'un collectif archaïque. Dans cet espace, l'information circule selon les mêmes lois folkloriques qu'il y a des milliers d'années, sans remarquer que le sujet n'est plus là.

La tête du dernier khan : vol, prophétie, superpuissance.

Un autre exemple frappant du folklore historique dans l'historiographie kazakhe est l'histoire de la tête de Khan Kenesary. Les matériaux ethnographiques collectés sur ce sujet peuvent être catalogués selon une variété de critères : de la typologie sociale des informateurs aux variations des thèmes. En bref, l'intrigue se déploie comme suit : « la tête du dernier khan kazakh, Kenesary, a été coupée et amenée à Omsk (Orenbourg, Saint-Pétersbourg, l'Ermitage ou la Kunstkamera) comme un trophée de guerre, marquant la décapitation de l'Etat kazakh, ainsi que l'a conclu le leader du mouvement « Ramenons le khan Kene » N. Amrekulov, insistant sur le fait que Kenesary était un descendant de Gengis Khan et de Abylaikhan ».

Le Khan est la tête. Le peuple est le corps. Par conséquent, la séparation de la tête et du corps est un symbole de la privation du peuple kazakh de la tête, du statut d'État souverain. C'est le fardeau, le karma, qui pèse toujours si lourdement sur les Kazakhs » [19]. Plus de cent ans plus tard, la célèbre clairvoyante Vanga a prononcé une prophétie : « Quand la tête du dernier khan kazakh reviendra dans son pays, le Kazakhstan deviendra une superpuissance. »

Cependant, la Russie cache soigneusement où se trouve la tête du Khan Kenesary, car elle connaît le prix de la domination géopolitique et n'abandonnera pas ces positions » [20]. L'intrigue peut varier légèrement selon le contexte, mais c'est le thème principal. Cette histoire est régulièrement

le sujet de discussions animées dans une variété de médias sociaux : dans l'espace médiatique, sur Internet et même au plus haut niveau. Surtout, c'est un sujet de prédilection pour les chauffeurs de taxi qui sont parfaitement informés du sort de la tête du dernier Khan kazakh et de tous les dossiers chauds de la grande géopolitique.

L'apothéose de la folklorisation de la science historique kazakhe dans ce domaine est une interview avec le directeur de l'Institut d'histoire et d'ethnologie de l'Académie nationale des sciences de la République du Kazakhstan, en fait, le principal centre scientifique du pays - Ziyabek Kabuldinov, dans lequel il a volontiers relayé le mythe ci-dessus, ajoutant que, malgré le fait qu'il ne connaissait pas lui-même l'emplacement exact de la tête, il a vu l'arme à feu, à partir de laquelle Kenesary a tiré et a proposé d'en faire un symbole d'État sur lequel les militaires pourraient aujourd'hui « prêter allégeance à la patrie et prononcer leur serment » [21].

Les discussions autour de l'eschatologie de ce complot sont devenues si prometteuses et populaires qu'en 2015, les finalistes de la 8e et 10e bataille internationale des médiums les ont rejoints : Viktor Aleksandrovsky et Zaman Syptayev, qui ont déterminé le sort astral de la tête de Kenesary selon Wikipedia et ont prédit avec une marge d'erreur son retour dans son pays natal en 2018 [20].

La genèse de ce récit peut s'expliquer par des motivations mythopoétiques profondes. Comme vous le savez, les têtes des ancêtres sont sacralisées dans de nombreuses cultures traditionnelles (par exemple, la tradition de sécher et de sacraliser les têtes de « tsantsa » chez les hivaros ou les « mokomokai » parmi les tribus maories) [22]. Cette tradition est également connue chez les Massagètes, qui conservaient les têtes de leurs ancêtres et ennemis comme des récipients d'énergie vitale : « ils enlèvent la peau du crâne du défunt, la nettoient de l'intérieur, puis la recouvrent de dorure et la gardent comme une idole sacrée.

D'abondants sacrifices sont faits à cette idole chaque année. Les sacrifices sont faits par le fils en l'honneur du père, comme cela se passe lors de la fête commémorative chez les Hellènes. » [23, p.178] ou la pratique sémiotique ultérieure de donner le statut de « tête » aux tumulus funéraires chez les Turcs [24]. La sacralisation de la tête de l'ancêtre, venue des profondeurs des siècles, est rationalisée dans la mythologie historique moderne par les idées de restauration symbolique de « l'État interrompu », de rétribution et même (malgré le fait que, par exemple, ici l'auteur fait appel au canon islamique et à l'authenticité tengrienne) du karma : «... pour fermer la page sombre de notre histoire et avancer ensemble, nous devons faire ce qui suit. Les autorités kazakhes avec les aksakals de tous les clans qui ont prêté allégeance au Kenesary, les descendants de nos cosaques locaux, les dirigeants russes, ainsi que la maison des Romanov, ainsi que les aksakals des tribus kirghizes qui ont participé à la guerre avec le Kenesary, devraient venir à Ulytau et demander pardon à l'esprit du Kenesary victime blanche, tuer cheval et avec les honneurs militaires d'enterrer sa tête dans une nécropole construite avec de l'argent public, à côté de la nécropole de son ancêtre Jochi.

Car Jochi a fondé la Horde d'or, et Kenesary a terminé son histoire avec sa mort héroïque. Oui, les Romanov devraient également y participer, car c'est Nicolas Ier qui a pris la décision de décapiter le Khan kazakh et qui en a payé le prix. Son descendant du même nom a été abattu avec toute sa famille. Tout cela est une punition ! » [19].

L'intrigue décrite ci-dessus est un mythe classique, à la fois dans la poétique et dans sa fonction étimologique, répondant aux chocs de la modernisation, à l'imprévisibilité de la société de marché et à l'incertitude existentielle avec la thérapie folklorique
Qui offre des solutions qui échappent au choix individuel.

Bibliothèque Otrar : à la recherche de l'inventé.

L'image de la bibliothèque Otrar existe dans l'historiographie kazakhe exactement entre poétique (généalogie folklorique) et politique (besoins idéologiques) de la mémoire. Comme beaucoup d'autres antiquités authentiques du Kazakhstan, enfermées dans l'arsenal d'information du patrimoine national qui passionne en permanence les partisans du patrimoine culturel, la bibliothèque d'Otrar a été construite dans les pages de la presse soviétique.

En 1971, le journaliste spécial du magazine « Vokrug Sveta » D. Doszhanov (auteur de romans historiques et de nouvelles, plus tard lauréat du prix national M. Auezov) et V. Malov (écrivain de science-fiction pour enfants bien connu, à qui l'on doit « L'Académie Bisectrice », « Ja sheristjanin » « Les poupées de l'espace » et bien d'autres) ont été envoyés pour rendre compte de la fouille d'une cité médiévale, qui a été faite le 1er mars de la même année [33].

Écrit dans les meilleures traditions du roman historique, le texte des premières lignes captive le lecteur avec la saveur recréée de l'époque, qui contient du psychologisme et des modèles de comportement de langage familiers au lecteur soviétique du roman de production, des détails convaincants de la vie médiévale (dans l'esprit de Vasily Yan), et surtout - une tentative de lever le voile des secrets – sur la description de la bibliothèque Otrar, détruite et enterrée sous les sables, mais conservée « quelque part dans l'inconscient du lecteur » : «.. Les chroniques anciennes affirment à l'unanimité qu'au cours des siècles des milliers et des milliers de livres du monde entier ont été rassemblés dans la bibliothèque d'Otrar - les chroniques de Kipchak couvertes de peaux de mouton, les dastans arabes, les livres écrits sur du cuir de galuchat blanc, les voûtes indiennes décorées d'écailles de poisson, les injalis Musulmans, les évangiles chrétiens ... Des livres scientifiques et artistiques, poèmes et recettes de médicaments, des livres religieux et descriptions de voyages faits dans l'antiquité. « Les auteurs n'ont pas lésiné sur les détails mystérieux qui révèlent la « surprenante prochaine » : Notre camionnette s'est arrêté » près de la colline de Kokmordan, l'un des kurgan de la ville, et très près des roues avant de la voiture, nous avons vu une fissure dans le sol, presque cachée par un bloc de sol affaissé ».

Une faille étroite s'est enfoncée, perdue dans l'obscurité « ... Peut-être, c'est ici que la route souterraine a commencé ... » [33]. Le sort ultérieur du texte est un exemple frappant de folklorisation, d'effacement et de perte complète de la paternité. Au fil du temps, il est devenu une partie organique de la mémoire du livre : il est mentionné (bien sûr, sans auteur, irrévocablement perdu) comme une source authentique de l'antiquité.

Cette métamorphose n'est pas surprenante compte tenu du tirage du magazine à 250 000 exemplaires. Le texte est allé de la même manière que le poème « Ainalayin » selon le scénario décrit ci-dessus. En 1981, le philosophe français Jean Baudrillard repense le concept de simulacre, décrivant les spécificités de la société de l'information ?

Dans son livre « Simulation and Simulacres » comme une citation ironique qui révèle l'essence du concept non seulement par le contenu, mais aussi par la forme, il présente une citation inexistante

de l'Ecclésiaste : « Un simulacre n'est pas du tout ce qui cache la vérité, c'est la vérité qui cache, qu'elle n'est pas... » [34].

Il ne fait aucun doute que le sujet de la « bibliothèque » peut être défini comme un simulacre généré par la matrice d'information du champ médiatique. Tout en travaillant dans l'archéologie, j'observais régulièrement des « porteurs de mémoire historique » qui venaient vers des archéologues professionnels avec une connaissance précise et presque perspicace de l'endroit, où se trouve par exemple, la tombe de Gengis Khan ou dans quelle grotte se trouvent les chaînes de Prométhée, etc., informations perçues et retransmises par eux comme un souvenir sacré de leurs ancêtres, mais en réalité, qu'ils avaient lu dans l'un ou l'autre journal (soviétique ou contemporain).

Cependant, si la poétique de ce texte remonte aux efforts du romancier et écrivain de science-fiction pour enfants, existant dans le contexte folklorique du récit national de l'historiographie kazakhe moderne, alors la généalogie de l'intrigue se situe dans la sphère de la politique de la mémoire. En 1965, l'archéologue Kemal Akishev, faisant valoir la signification scientifique d'une étude archéologique complète d'Otrar dans une demande adressée au Présidium de l'Académie des sciences de la RSS du Kazakhstan, a écrit : « Il existe des informations semi-légendaires sur une grande collection de manuscrits anciens à Otrar. Leur nombre peut atteindre plusieurs dizaines de milliers de livres » [35]

En même temps, il n'y a aucune référence à des sources (même à un récit oral local). Et c'est l'histoire d'Akishev qui a inspiré Doszhanov et Malov, comme mentionné dans leur essai [33]. Au fil du temps, le simulacre appelé la bibliothèque Otrar est devenu une partie importante du récit national de l'historiographie kazakhe. Selon certaines versions, la création de la « bibliothèque Otrar » remonte au philosophe Al-Farabi, qui est né et a vécu pendant plusieurs années près de la ville d'Otrar, et qui s'est installé à Damas dans sa jeunesse.

Selon d'autres versions, la « bibliothèque » existait bien avant l'apparition d'Al-Farabi, qui y reçut sa première éducation. Il est caractéristique que cette intrigue dans l'historiographie kazakhe (principalement, dans sa version publique) existe comme une réalité immanente connue de tous, qui ne nécessite pas une base de preuves de sources historiques - une situation caractéristique du folklore, dépourvue de source primaire et existant en tant que savoir sacré primordial sans frontières.

Il n'est pas moins caractéristique que, selon l'intrigue, Al-Farabi ait reçu sa première éducation dans la « bibliothèque » et en même temps l'ait fondée - une situation tout aussi caractéristique de la mythopoétique, des événements qui se déroulent dans un temps cyclique, doté du statut d'échantillons éternels et intemporels. Dans la mémoire historique du Kazakhstan, la « bibliothèque » est actualisée comme un argument postcolonial important de « l'époque des lumières perdue ».

Cette situation a acquis de nouvelles couleurs dans le contexte idéologique des problèmes d'urbanisation de la mémoire historique du Kazakhstan indépendant. Après 1991, au Kazakhstan, ainsi que dans tout l'espace post-soviétique, la question de la recherche de la légitimité historique, de la continuité et du patrimoine culturel est devenue plus aiguë. L'identité en cours de construction, la politique émotionnelle de la mémoire, les récits historiques locaux - tout cela

détermine le choix des objets du patrimoine culturel qui composent une carte de la géographie sacrée et dotés du statut correspondant.

La question se pose : mais au fait, quel patrimoine est « nôtre » ? Pour la plupart des cultures qui ont d'abord traversé l'expérience coloniale puis se sont modernisées dans le statut de subalterne, le récit de l'ancien hégémon est devenu un tel antagoniste, et le statut du patrimoine culturel est donné au passé antique et médiéval, qui est le chronotope de « l'âge d'or » (Jones, 1997 : 72). C'est pourquoi l'héritage urbain du Kazakhstan soviétique n'est souvent pas actualisé dans le discours historique moderne. Parallèlement, le processus de construction de la nation, l'affirmation de l'identité et l'acquisition de la subjectivité historique s'accompagne d'une actualisation idéologique de la recherche archéologique.

L'idéologie de la construction de la nation, qui est similaire dans son épistémologie, représente la « nation » comme un corps collectif unique dans l'histoire, et la science archéologique, qui considère les cultures archéologiques qu'elle définit comme des incarnations matérielles de la nation, étant à la fois ses origines et son patrimoine culturel, émergent à l'ère moderne.

Alfrid Bustanov, dans son article « L'archéologie orientale au Kazakhstan soviétique », examine la relation entre la pragmatique politique et l'épistémologie humanitaire dans la recherche archéologique au Kazakhstan dans la seconde moitié du XIXe - la fin du XXe siècle, notant à juste titre l'influence des événements tragiques de la collectivisation forcée des années 1920-1930 au cours de laquelle la culture nomade des Kazakhs a pratiquement cessé d'exister.

Après la sédentarisation socio-économique des Kazakhs, la sédentarisation du passé a commencé. Sur la base des connaissances accumulées sur les monuments archéologiques situés principalement dans le sud de la jeune république, les chercheurs soviétiques développent l'idée que la culture nomade ne peut être considérée comme une caractéristique déterminante de l'histoire du Kazakhstan (Bustanov, 2011 : 43).

Dans le discours historiographique kazakh contemporain, une inversion idéologique s'est produite dans ce sens. Bien que l'héritage de la culture urbaine médiévale ait été découvert et étudié d'abord par des scientifiques de l'Empire russe, puis par des archéologues soviétiques, dans le discours public qui forme la mémoire historique de la société kazakhe, ce processus après 1991 se positionne comme une libération tant attendue de la captivité des idées « eurocentriques » sur Les Kazakhs comme éternels nomades.

La présence de la culture urbaine est présentée dans ce discours comme un fait caché de conspiration, rendu au peuple kazakh seulement après son indépendance. Dans une interview avec Murat Auezov, un archéologue kazakh bien connu, le découvreur du célèbre « Homme d'or » Beken Nurmakhanbetov a résumé cette thèse (qui dans les dernières années de sa vie est devenue une sorte de rituel de sa prise de parole : « On nous a enseigné à l'école et à l'université comme ceci : le système communautaire primitif. L'État n'est inhérent qu'à une culture sédentaire, et nous sommes de purs nomades, nous ne savons pas comment sédentariser » (Nurmakhanbetov, 2006). Cette stratégie discursive peut être attribuée à l'une des manifestations de la victimisation de la mémoire historique.

Au cours des dernières décennies, l'héritage urbain du modernisme soviétique dans les villes du Kazakhstan avec leur environnement unique s'est dissous dans le passé, perdant de sa pertinence

par rapport à d'autres accents de perception du soviétique - ses côtés négatifs (« le côté sombre de la modernité ») : la répression, la faim et la russification. En comparant l'héritage de la culture urbaine médiévale et la période urbanistique du modernisme soviétique dans la mémoire historique de la société kazakhe, on peut arriver à la conclusion suivante : le processus ambigu et douloureux d'urbanisation, qui a débuté au XXe et se poursuit au XXIe siècle, a été déplacé au chronotope (espace -temps) de « l'âge d'or » de la mémoire historique- au Moyen Âge. C'est là que se trouvent la Grande Route de la Soie, la culture urbaine développée, les grandes et tragiques pages d'Otrar, le Second Maître Mondial - Al-Farabi, la Renaissance Islamique, « Les Lumières Perdues » et bien plus encore. Là, l'urbanisation cesse d'être un problème contemporain et se transforme en patrimoine culturel. De cette manière, le traumatisme de la sédentarisation forcée du XXe siècle et l'incertitude de l'urbanisation moderne sont surmontés thérapeutiquement.

Ainsi, les fragments folkloriques considérés de l'historiographie kazakhe se situent exactement entre la poétique et la politique mémorielle.